



**REVUE DE PRESSE**

# **MACBETT**

**CRÉATION AU THÉÂTRE 13 À PARIS**

d'après Eugène Ionesco

**LE 10 MAI 2005**

Adaptation et mise en scène  
Jérémie Le Louët

# REVUE MOUVEMENT

## MACBETT DE IONESCO, PAR LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES

**BARTHES PARLAIT, À PROPOS D'ITALO CALVINO, DE « LA MÉCANIQUE DU CHARME ». L'EXPRESSION CONVIENDRAIT À LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES : DANS LEUR MISE EN SCÈNE DE MACBETT D'EUGÈNE IONESCO, LA FANTAISIE PROVIENT D'UN RÉGLAGE MINUTIEUX.**

Les Dramaticules semblent initialement avoir porté sur le texte un regard d'enfant, c'est-à-dire un regard naïf, où l'on « voit tout en nouveauté » (Baudelaire). Sans a priori sur la façon dont on va devoir mettre en scène un texte. Ni à disposition d'un texte, ni indisposés par lui, ils savent tout simplement se rendre disponibles. Et jouir de leurs marges de manœuvre.

Ainsi, le débit de parole respecte moins la logique du sens que la musicalité de la diction. Les ponctuations ne sont pas celles du texte, les accentuations, les césures suivent leur propre tempo et non celui de la langue courante. Le texte est respecté à la lettre, mais son esprit est réinventé. La succession des répliques n'échappe pas à cette exigence de (ré)création : elle se fait parfois tellement rapidement qu'on croirait que de longs monologues ont été redistribués. On peut dire le texte en vociférant, ou très posément, à la manière (explicite) d'un footballeur interviewé, ou en déclamant (touchant parfois à l'incantation).

Et s'il doit être question d'une dispute, les Dramaticules réfléchissent à l'idée de dispute, et s'efforcent d'en extraire la substance : un duel où personne n'écoute pas l'autre, car chacun veut simplement avoir le dernier mot. Et plutôt que d'« illustrer » le duel (par l'empoigne, le corps dressé, la main levée ou autres), ils le manifestent en superposant les tirades de Duncan et de Lady Duncan. Le spectateur ne peut saisir le texte, pourtant parfaitement crié par chacun, mais qu'importe : il entend la dispute.

Un sens aiguisé du rythme oriente aussi les partis-pris de mise en scène. Le jeu est stylisé, le souci d'être « naturel » n'existe pas davantage que celui d'être « réaliste ». L'espace de jeu n'a rien de vraisemblable, le plateau et son éclairage sont affirmés comme un espace (comme le seul espace) d'invention – mais en même temps, les conventions n'existent plus (le face public n'est pas une adresse au public).

Toute la gamme des signes est exploitée pour parvenir à la désignation. Les Dramaticules manient l'indice (l'épée pour un cavalier), l'icône (ceci est un saut à la gorge !) le symbole (le microphone), aussi bien que l'abstraction (l'extraordinaire accouplement de Lady Duncan et Macbett).

Là où le travail de Marthaler – sur Papperlapapp – semble s'être arrêté, celui des Dramaticules commence. On prend soin d'accomplir ses idées, de ne pas les laisser à leur stade de « pistes ». Aucune option de mise en scène ne reste en puissance, de sorte que le spectateur semble assister au déploiement, en acte, de leur imagination. Il suit les différents paliers qui mènent une trouvaille à son plus haut degré d'inventivité.

La principale réussite de ce *Macbett* est sans doute de savoir être ludique sans céder à l'anarchisme. Le texte d'Ionesco n'est pas le prétexte d'un jeu dérégulé, mais le contexte de la création. Si les Dramaticules savent prendre leur distance avec l'œuvre dramatique, c'est en définitive pour prendre du recul. Jouir de sa marge de manœuvre, c'est tout autant manœuvrer, que se donner des marges. L'impertinence n'est pas une fin en soi, c'est un moyen. Ce qu'on retient, c'est au contraire la pertinence des leurs options. Les prises de paroles, les situations, les éclairages ne sont pas réalistes ; ils sont véridiques.

Certains, étant petits, ne jouaient aux Légos que pour construire, en l'imitant, le modèle sur la boîte. D'autres préféraient se jeter les pièces à la figure. Les Dramaticules, eux, devaient bâtir sans cesse d'élégants vaisseaux spatiaux, des ponts improbables, des maisons du futur et du passé, autant parce qu'ils s'étaient dispensés de la notice, que parce qu'ils avaient pris acte de la forme et de la nature de l'emboîtement des Légos. Ils s'étaient approprié les contraintes : les possibilités de construction étaient infinies.

# FRANCE INTER

Le théâtre 13, dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, présente *Macbett* de Ionesco, dans une mise en scène de Jérémie Le Louët, avec la Compagnie des Dramaticules...

Cette jeune troupe a eu l'intelligence de ne pas prendre au sérieux cette pièce que Ionesco qualifie lui-même de farce tragique.

Trop souvent, par le passé, ce *Macbett* inspiré du *Macbeth* de Shakespeare, fut tragiquement alourdi par des approches trop intello. Le revoici en farce, au premier degré, et c'est très bien ainsi. Il ne faut pas prendre Ionesco pour un Samuel Becket, un Witkiewicz ou un Thomas Bernhard. Ionesco, c'est rigolo, un point c'est tout. C'est Shakespeare revu par la B.D. Et cela donne une excellente soirée où tous les enfants – de 7 à 77 ans – peuvent rire de concert.

**JEAN-MARC STRICKER - FRANCE INTER - MAI 2005**

# LA TERRASSE

**JÉRÉMIE LE LOUËT ET SA JEUNE TROUPE RESTITUE TOUTE LA FORCE CRITIQUE DE IONESCO.**

« Ionesco a essoré Shakespeare de toutes les illusions. Il n'est resté que l'essence. Comme du vinaigre. Poison mortel » résumait Jan Kott, connaisseur émérite du grand William. Chez Ionesco en effet, l'ambition, la vanité, le destin et la folie du pouvoir sont portés au paroxysme du non-sens. Pire, leurs jeux impudents mènent au triomphe des plus sinistres raclures de l'humanité. Si le *Macbett* de Ionesco reprend la trame et les personnages du modèle élisabéthain, le maître du Théâtre de l'absurde concasse les collerettes dentelées de la psychologie, brouille et sape tous les codes scéniques : le grotesque enserre le tragique dans l'étau implacable d'une farce cauchemardesque. « Mon *Macbett*, entre Shakespeare et Jarry, est assez proche d'*Ubu Roi* » disait-il. Et de préciser dans ses *Notes et contre-notes* : « Je n'ai jamais compris, pour ma part, la différence que l'on fait entre comique et tragique. Le comique n'offre pas d'issue. »

## **BURLESQUE MACABRE**

Jérémie Le Louët et sa jeune troupe s'emparent de cette féerie allègrement dévastatrice avec une vitalité et une finesse remarquables. Ils poussent les personnages à la lisière des archétypes, tenant la parodie à juste distance : Duncan, poltron psychotique secoué d'élan lyriques, Candor et Glamiss, duo d'assassins version Dupont & Dupont, Banco, suiveur toujours un peu à côté de ses pompes, Macbett, ado nonchalamment exalté, ou encore Lady Macbett, diva hollywoodienne, jouent le théâtre de leur existence en carton-pâte comme des marionnettes ivres de leurs enfantillages. Le metteur en scène manie avec bonheur tous les ressorts de la convention théâtrale, la pimentant d'allusions entre péplum, show TV cabaret forain ou encore meetings politiciens. S'il prend des libertés avec le texte, en malaxe le rythme et les sonorités sans vergogne, c'est pour extraire tout le burlesque macabre et la force critique de cette réflexion bien pessimiste sur le pouvoir et les bégaiements de l'histoire.

**GWÉNOLA DAVID - LA TERRASSE - MAI 2005**

# MARIANNE



JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © GRÉGORY LIÉNARD

## IONESCO, TOUJOURS

### UNE FABLE PLEINE DE FÜHRER

L'histoire, disait Marx, se répète toujours, la première fois en tragédie, la deuxième en farce. S'il a mis ses pas dans ceux de Shakespeare et puisé dans *Macbeth* la matière de son *Macbett*, Eugène Ionesco, cependant, ne s'est pas borné à faire du drame élisabéthain le tremplin d'une bouffonnerie contemporaine.

Shakespeare nous montre un brave et loyal soldat dépassé par le destin qui fait de lui un assassin, un usurpateur et un tyran. A travers Duncan, Banco et Macbett, Ionesco met en cause l'atroce cruauté, la sanglante bêtise de l'histoire. De despote en dictateur, la saga de l'humanité n'est qu'une fable racontée par un idiot, pleine de bruit et de Führer. Et pour ça pourquoi ? Au bout du fossé, la culbute. Qu'il s'agisse de Macbett ou de tout autre, le roi mourra. Toutes nos vacances sont farcesques et tout finit sur le bûcher où se consomment nos vanités. Mieux vaut en rire.

Car le regard profond et désenchanté que jette Ionesco sur le dérisoire de nos ambitions s'accompagne d'une constante drôlerie. A la tête d'une petite et vaillante jeune troupe, Jérémie Le Louët a parfaitement saisi le sens de la pièce et mène à toute bride son attelage, entre sublime et grotesque, entre *Macbeth* et *Ubu*.

DOMINIQUE JAMET - MARIANNE - JUIN 2005

# LE PARISIEN



NOÉMIE GUEDJ, FLORENCIA CANO LANZA ET JÉRÉMIE LE LOUËT © GREGORY LIÉNARD

## MACBETH : IONESCO REVISITE SHAKESPEARE

Après *Le Roi se meurt*, Ionesco prit ses distances avec la scène et s'accorda dix ans de réflexion avant de livrer au public cet étonnant *Macbeth* qui annonçait, en fait, la fin de son aventure théâtrale. Les deux pièces étant actuellement à l'affiche, on est évidemment tenté de les mettre en parallèle. Si la première est une authentique tragédie aux accents shakespeariens, la seconde n'emprunte son sujet au *Macbeth* de Shakespeare qu'au profit de l'absurde. L'auteur y souligne le côté dérisoire de l'incessant combat entre les personnages pour conquérir un pouvoir dont ils seront fatalement dépossédés...

Si le crime appelle toujours le crime, Ionesco s'attache à montrer que c'est à des fins illusoires, et donc risibles. D'où un traitement quasi ubuesque des épisodes sanglants du drame de *Macbeth*, où se mêlent gravité et humour, satire cruelle et caricature. Un cocktail d'autant plus difficile à faire passer à la scène qu'il est, à la fois, subtil et « hénaurme ». Jérémie Le Louët s'est risqué avec audace dans l'aventure. Sa réalisation est, peut-être, un peu trop sage, mais elle témoigne d'une incontestable maîtrise et de beaucoup d'invention. Sept jeunes comédiens tiennent avec panache les trente-trois rôles de la pièce et respectent le texte en jouant efficacement sur les ruptures de cadence. Le public, un instant décontenancé, réserve finalement, et en toute justice, une ovation au spectacle.

ANDRÉ LAFARGUE - LE PARISIEN - JUIN 2005

# FRANCE BLEU

Discernement brouillé, amitié trahie, couple terrassé, le *Macbett* de Ionesco respecte les grandes lignes du *Macbeth* de Shakespeare. Avec la longueur en moins et l'humour en plus.

Les Dramaticules nappent Ionesco de rouge Grand Guignol, environnement écarlate parcouru par des caractères plus proches du vampire blafard que du chevalier du Moyen Âge.

La dérision s'accroît encore par le biais d'une interprétation dont les intonations rappellent les arabesques vocales du chant baroque.

*Macbett* est une proposition insolite, distanciée et curieuse qui, et c'est là l'essentiel, n'occulte en rien l'inquiétude nourrie par Ionesco vis-à-vis de la vanité des honneurs et le pouvoir qui rend fou.

**MICHEL FLANDRIN - FRANCE BLEU - AOÛT 2006**

# LE FIGAROSCOPE

## **MACBETT AU THÉÂTRE 13, UN TRAVAIL DE BELLE QUALITÉ**

Ionesco revisite le *Macbeth* de Shakespeare en explicitant un peu lourdement les enjeux. On connaît l'histoire de la prise de pouvoir de ce fidèle d'entre les fidèles poussé par la prophétie de sorcières rencontrées dans un bois à assassiner son roi et à prendre le pouvoir. Cette histoire se fait ici parabole.

On peut trouver la pièce inutile et simpliste et reconnaître la belle qualité du travail du jeune metteur en scène Jérémie Le Louët. Lumières soignées, comédiens dirigés avec précision, espace intelligemment utilisé, cohérence dans la lecture de l'œuvre, tout concorde pour une belle réussite du spectacle. La mise en scène de Le Louët est incontestablement bien meilleure que celle de Jacques Mauclair à la création. Reste l'œuvre. Cette farce de vieil enfant qui aurait trop relu l'*Ubu roi* de Jarry pourra amuser sans doute quelques personnes du public. Pas votre serviteur. Et il en est navré.

**JEAN-LUC JEENER - LE FIGAROSCOPE - MAI 2005**

# FRANCE CATHOLIQUE

## DE LA MAGIE À L'ABSURDE

**SHAKESPEARE CONVOQUE LES SORCIÈRES, IONESCO DES MONSTRES HUMAINS, L'UN S'INTÉRESSE À *MACBETH*, L'AUTRE À *MACBETT*. ET IL N'EST MÊME PAS UTILE DE CONNAÎTRE L'ORIGINAL POUR APPRÉCIER LE PASTICHE.**

Ce n'est pas une coquille : il s'agit bien de *Macbett*, le pastiche, ou pour d'autres le cauchemar de Ionesco d'après la célèbre pièce de Shakespeare.

Ceux qui sont habituellement allergiques à notre satrape du collège de Pataphysique devenu immortel peuvent laisser pour une fois leurs craintes de côté.

Certes, il fait débiter sa pièce par cette formule que le maître de Stratford-sur-Avon ne place qu'au cinquième acte de l'original : « C'est la fable, racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne veut rien dire ». Mais cette pièce n'est - hélas ? - pas si dénuée de sens que cela. Au contraire, elle est la démonstration que la réussite sociale a pour prix et corollaire une destruction intime. Et que l'abandon du sens moral fait partie des choix nécessaires pour accéder au pouvoir. Parlant de la pièce, son metteur en scène précise : « L'ambition, la vanité, le destin et la mort en sont les thèmes principaux. *Macbett*, c'est *Macbeth* cauchemardé par Ionesco. ». Est-ce à dire que cette pièce soit un tourment à réserver aux adultes ? Au contraire !

Les enjeux sont rapidement repérés, de même que la distance entre pensée, parole et action. Et pour faire bonne mesure, l'auteur nous montre crûment le côté banal, stéréotypé, des révoltes dont les protagonistes se croient des dépositaires originaux. Certes, ne sont convoqués dans cette pièce que des monstres, au choix de lâcheté ou de cruauté, mais il n'y a pas d'autre solution que le rire devant un tel portrait de l'humanité, dans la mesure où il touche juste. On n'est pas loin de Chaplin, alors, rire ou se suicider ?

Le choix du metteur en scène a en tous cas été clair : chaque acte a été répété comme une tragédie et, s'il accepte que le public puisse rire des téléscopages entre les différentes ambiances de la pièce, il tient à ce que jamais on ne puisse lui reprocher d'avoir cédé à une facilité quelconque. C'est pourquoi il a pris un grand soin à mettre en valeur l'ambiguïté permanente que Ionesco cultive dans cette œuvre. Ce qui se traduit notamment par le fait que la façon dont les choses sont dites raconte autre chose ou le contraire de ce qui est proféré, occasion supplémentaire d'effets comiques.

On croit à la fois aux personnages et à l'ambiance délétère de la pièce dès la première minute. Et le « désolée ! » que cette scolaire (il y avait ce soir là deux classes dans la salle) lança aux comédiens lorsque son portable sonna montre bien le respect que ces derniers ont rapidement gagné auprès d'un public réputé remuant. Il n'y a pas jusqu'aux lumières qui ne participent à la psychologie des personnages. C'est une vraie bonne pièce, accessible à tous les publics, dès 10 ans.

**PIERRE FRANCOIS - FRANCE CATHOLIQUE - MAI 2005**



# DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE

## MACBETT ET SON DOUBLE

**LE RELAIS CULTUREL DE WISSEMBOURG ACCUEILLAIT JEUDI LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES POUR DEUX REPRÉSENTATIONS DE MACBETT D'EUGÈNE IONESCO. QUAND LE THÉÂTRE PEINT L'HISTOIRE À L'ENCRE NOIRE.**

C'est l'histoire d'un double, d'un duo de jumeaux. Deux barons conjurés s'élèvent contre un monarque unique, absolu, l'archiduc Duncan, défendu corps et âme par deux fidèles généraux, Macbett et Banco. Ces derniers, deux faces d'une même pièce, partagent un semblable idéal de loyauté, de nobles ambitions et usent de discours identiques, au mot près.

## HUMOUR FÉROCE

Dans son *Macbett* (1972) - frère machiavélique du *Macbeth* de Shakespeare - Eugène Ionesco démonte, par l'absurde, l'implacable mécanique du pouvoir, la folie de la guerre, le cercle infernal de l'avidité, de la trahison et de la jalousie. Quand les inséparables incorruptibles croisent la route de deux sorcières, « deux vieilles jumelles » qui, en dévoilant leurs avenir respectifs, insufflent doute et méfiance, le duo se disloque pour mieux se laisser aller sur « la pense glissante de la tentation ». Dans les gestes et paroles de Macbett et Banco, transfigurés par la vanité, on aperçoit alors, comme dans un miroir, les reflets des barons félons passés par les armes.

Dans la mise en scène, Jérémie Le Louët, de la jeune compagnie parisienne des Dramaticules, joue sur une ombre permanente, rarement traversée par quelques rais de lumière, transcrivant ainsi parfaitement la noirceur du texte de Ionesco, de simples trouvailles - un micro, une chorégraphie - soulignent l'humour féroce des échanges. L'espace est quant à lui comblé, en dépit de la presque absence de décor, par les voix de stentor et les débits puissants et saccadés des sept acteurs.

A l'issue de l'heure et demie de représentation, jeudi au Relais culturel de Wissembourg, pour Banco comme pour Macbett, le trône si chèrement convoité se transformera en échafaud. Le premier n'y accèdera que par une pirouette du destin, le second trouvera dans le tyran Duncan fraîchement assassiné un nouveau jumeau. Mais expérimentera finalement la solitude du pouvoir.

**CÉLINE ROUSSEAU - DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE - MARS 2008**



# ARTELIO

**C'EST UN MACBETH TRANSFORMÉ ET RENOUVELÉ QUI SÉVIT AUJOURD'HUI AU THÉÂTRE 13 AVEC LA COMPLICITÉ DE LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES : SI L'ŒUVRE DE IONESCO, DONT LE TITRE MACBETH A BIEN VALEUR DE PROGRAMME, ÉVOLUE AVEC ADRESSE ENTRE RESPECT ET INNOVATION DE LA PIÈCE ÉLISABETHAINE, LA MISE EN SCÈNE QU'EN A FAITE JÉRÉMIE LE LOUËT SAIT ELLE AUSSI COMBINER FIDÉLITÉ AU TEXTE, MODERNE CETTE FOIS, ET DÉTACHEMENT.**

La répétition des scènes identiques à elles-mêmes, la représentation parodique d'une Fatalité omniprésente, incarnée avec dérision par un super-héros en cape né d'une gazelle et revenu de ses hautes études de commerce, la vanité et le vide des grandes réflexions philosophiques telles que le discours creux et stéréotypé du perdant qui cherche encore ses mots pour satisfaire un public avide d'aphorismes dénués de sens, ou encore l'incommunicabilité des relations humaines représentée à travers une scène de dépit amoureux où s'affrontent deux voix niant chacune l'existence de l'autre dans un échange plus monologique que dialogal... tous ces « détails » et effets de sens participent d'une même ligne directrice que constitue le théâtre de l'Absurde cher à Ionesco : absurdité du monde par son non-sens, absurdité des relations qui lient les hommes entre eux, absurdité de l'existence même, qui peut s'effacer et disparaître en un bref instant.

Mais Jérémie Le Louët a dépassé ce constat désabusé en dotant sa pièce d'une forte dimension brechtienne : les acteurs se changent sur scène dans des coulisses apparentes qui encadrent l'espace scénique, comme l'avait fait Brecht lui-même dans des pièces telles que *Antigone*. Ce jeu de « Distanciation », renforcé par un décor de plastique où on se met en joue avec des pistolets laser et où les rois coiffent des couronnes lampions, touche à son paroxysme dans la dernière partie du spectacle, lors de la scène du banquet. En effet, les personnages secondaires (les invités, présents dans le texte) disparaissent en laissant place aux véritables acteurs de l'histoire : les spectateurs. Ces derniers sont directement apostrophés par Macbett (Julien Buchy), les mettant ainsi face à leur indolence et dénonçant leur silence et leur implication directe dans le cycle infernal des dictatures. C'est alors toute une réflexion sur l'histoire qui clôt cette brillante mise en scène en rejoignant le théâtre militant du Berliner Ensemble : l'histoire des sociétés ne peut être faite que par les hommes, qui doivent sortir de leur léthargie pour agir, et non par une quelconque Fatalité dite « tragique » et extérieure au pouvoir humain.

Cette inflexion donnée à l'œuvre de Ionesco parvient alors à se déployer grâce à une mise en scène réfléchie et parfaitement orchestrée, mise en scène qui tient en majeure partie à la performance des acteurs, de tous les acteurs, qui brillent autant par la maîtrise d'un texte difficile que par des jeux de scène et une gestuelle réglés comme une mécanique de précision. C'est bien à un travail d'orfèvre auquel assiste le public, donnant ainsi un souffle nouveau et une dynamique importante à une œuvre déjà puissante en elle-même. Un vrai coup de maître !

**JUSTINE MARTI - ARTELIO - MAI 2005**

# MONDE ET VIE



ANTHONY COURRET ET HUGO DILLON © GRÉGORIE LIÉNARD

« La plus noire et la plus drôle des pièces de Ionesco » selon La Nouvelle Revue Française. Son auteur aimait le Kafka du *Journal Intime* : « A partir d'un certain point on ne peut plus revenir en arrière, c'est ce point qu'il faut atteindre ». Jérémie Le Louët a pris le texte à bras le corps, sauté à pieds joints par-dessus les indications scéniques originelles pour rendre au discours sa dimension de partition musicale, de chorégraphie verbale. Ça parle à tout berzingue, ça chante ou ça chuchote, mais les personnages se font magistralement entendre. Soudain comme saoulés de mots, éberlués, ils se taisent. Cependant la farce tragique a son cours et raconte la paranoïa fréquente chez les chefs de guerre victorieux à répétition. Ubu en planque est pillé par Ionesco qui le met cul par-dessus tête, redistribuant les cartes : le doux Duncan est devenu un despote caractériel et veule, Lady Macbett : une Lady Duncan tout aussi sulfureuse, les tours de passe-passe avec usurpations d'identités cascades. La mise en scène, la direction d'acteurs et la scénographie vous bousculent. Julien Buchy est un Macbett fascinant avec mimiques du style comedia dell'arte. Jérémie Le Louët inquiète en Duncan crapoteux peut-être un instant tenté par la compassion. Laurent Papot : ce Banco qui rafle la mise à titre posthume est si proche de nous qu'on côtoie tous les jours de faux bons jeunes gens de sa trempe. Noémie Guedj, superbe et infernale reine-sorcière est flanquée d'une camarade-suivante drôlatique : Florencia Cano-Lanza. Anthony Courret-Glamiss et Hugo Dillon-Candor affreux jojos qui se croient valeureux sont tout aussi convaincants. Vous avez jusqu'au 12 juin pour aimer ce *Macbett*-ci au Théâtre 13.

# LE PARISCOPE



NOÉMIE GUEDI, LAURENT PAPOT, ANTHONY COURRET ET HUGO DILLON © GRÉGORY LIÉNARD

## PLEIN DE JEUNESSE !

**EN CHOISSANT DES AUTEURS QUI EN LEUR TEMPS BOUSCULÈRENT LES CONVENTIONS, IONESCO ET GENET, DEUX JEUNES COMPAGNIES FONT SOUFFLER UN VENT FRAIS SUR LA CRÉATION THÉÂTRALE.**

Ionesco revisite avec un esprit bien particulier le *Macbeth* de Shakespeare. Il en fait une farce tragique sur le pouvoir. Ici, on s'entretue allègrement pour mieux prendre la place de l'autre. Chacun sert de pion à un autre. La recherche théâtrale de la Compagnie des Dramaticules est basée sur la musicalité de l'acteur. Avec *Macbeth*, leur travail trouve un écho enthousiasmant. Jérémie Le Louët a choisi le parti pris du théâtre dans le théâtre, accentuant ainsi le jeu de la comédie du pouvoir. Les personnages sont traités avec humour grâce à une interprétation souvent décalée. Si les traits sont parfois appuyés, il n'y a rien de grotesque ou d'outrancier. Tout est à sa place. Julien Buchy (Macbeth), Jérémie Le Louët (Dunan), Laurent Papot (Banco), Noémie Guedj (Lady Macbeth) nous ont régales par leur douce folie. Anthony Courret, Hugo Dillon et Florencia Cano-Lanza ne sont pas en reste. Tout est précis dans le travail du metteur en scène, sa direction d'acteur comme sa mise en scène, sa direction d'acteur comme sa mise en espace, accompagné d'un très beau jeu de lumière. Il y a de l'invention et de belles trouvailles.

**MARIE-CÉLINE NIVIÈRE - PARISCOPE - MAI 2005**

# HEBDO VAUCLUSE

La Compagnie des Dramaticules a vraiment mis tout son talent dans cette réalisation. Les éclairages sont parfaits et capitaux, les éléments de décor un peu farces, les costumes somptueux et les comédiens bourrés de talent et de savoir-faire.

Tous ces éléments sont les ingrédients d'un spectacle abouti. Les personnages restent tous en scène tout le temps, dans la pénombre ou la lumière, la mise en scène montre dans l'espace la symétrie du texte, joue des ruptures de ton, de rythme...

Cette ronde infinie des tyrans commence comme une farce drôle et virtuose, une bouffonnerie, puis elle prend un tour poétique avant d'atteindre au tragique de sa chute, révélant ainsi toutes les facettes d'une œuvre à la légèreté trompeuse. Ionesco n'est pas l'auteur facile que l'on croit, mais aux âmes biens nées...

Pour ces jeunes gens, la valeur n'aura pas attendu le nombre des années, une chance pour les spectateurs !

**ALAIN PÉCOULT - HEBDO VAUCLUSE - JUILLET 2006**

# LA PROVENCE

Tout commence par le complot des comtes de Glamiss et de Candor contre leur roi Duncan. La guerre éclate. Les conspirateurs sont mis en échec grâce au courage et à la loyauté de Macbett et Banco, soldats de Duncan et meilleurs amis du monde. Cependant, le roi décide de ne récompenser que Macbett, faisant naître le trouble et la méfiance entre les deux compagnons, auxquels des sorcières prédisent par la suite que Macbett détrônera Duncan et deviendra roi à sa place. Dès lors, les héros se changent en êtres calculateurs et machiavéliques, dont l'ambition de régner mènera au crime.

Jérémy Le Louët met en scène *Macbett*, farce tragique de Ionesco qui reprend la célèbre pièce de Shakespeare. Il réussit de façon adroite, subtile et percutante à exprimer sur scène le caractère à la fois sinistre et grotesque de la pièce. Les mots déferlent de la bouche des comédiens avec rage et violence, la violence propre au langage de la conspiration et de l'ambition. Les deux couples de comploteurs utilisent ce même langage, prononcent pratiquement les mêmes paroles, qui en deviennent inhumaines et insensées. Ainsi, plutôt que de lutter pour conserver leur humanité, les personnages cèdent au destin : finalement, « ce sont les événements qui règnent sur l'homme ».

La duplicité des individus est parfois soulignée par un jeu pertinent d'ombres et de lumières, et c'est avec talent que les sept comédiens parviennent à convoquer, entre les hauts murs de pierre du Petit Louvre, les nombreux personnages de cette pièce « tragi-ubuesque ».

**ALICE OURLIAC - LA PROVENCE - JUILLET 2010**

# LA MARSEILLAISE

Dans son *Macbett* (avec deux t, précise-t-il), Ionesco a manifestement voulu transposer l'œuvre shakespearienne dans le langage de la farce la plus sinistre.

Si le grand William avait voulu montrer que la conquête du pouvoir absolu rendait fous ceux qui prétendaient le posséder, Ionesco, lui, semble penser que ce n'est même pas d'« une fable racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur et qui ne signifie rien » qu'il s'agit, mais que ça va même beaucoup plus loin que cela. L'Histoire dans sa globalité - et sa représentation théâtrale donc - ne peuvent prendre l'apparence que d'un absurde cauchemar. D'ailleurs, il n'y a même plus d'Histoire. Les personnages intéressés par le pouvoir sont tous experts en langue de bois, en trahison et félonie, en cruauté et barbarie aussi (le vainqueur - très provisoire - sera celui qui aura su aller le plus loin dans cette voie). Leur description va jusqu'à la caricature, mais cela donne souvent à cette histoire une dimension comique, avec des relents grand-guignolesques. Une autre manière de prendre ses distances.

La Compagnie des Dramaticules - et le metteur en scène Jérémie Le Louët - qui tient excellemment le rôle de Duncan - font de ce *Macbett* un spectacle à mi-chemin entre la bande dessinée et le théâtre brechtien en explosant et fusionnant les codes respectifs de deux genres. C'est très animé, plein de mouvement et de lumières, de couleurs violentes (sang surtout). Le jeu des comédiens souvent décalé - tous excellents tant dans leur évolution que dans la diction - cadre aussi parfaitement que possible avec cette vision désespérément drôle et dans aucune illusion de la conquête du pouvoir, y compris et surtout par celui qui devait en être le détenteur légitime et qui - nouveau Néron ou Caligula - sera certainement pire encore que son prédécesseur.

Noémie Guedj (Lady Macbett), Anthony Courret (Glamiss), Laurent Papot (Banco), Julien Buchy (Macbett), Hugo Dillon (Candor) et Florencia Canolanza (la suivante) forment une distribution tout à fait convaincante dans ce divertissant cauchemar digne des *Caprices* de Goya.

**HENRI LÉPINE - LA MARSEILLAISE - AOÛT 2006**

# À NOUS PARIS



LAURENT PAPOT © GRÉGOR Y LIÉNARD

## L'ORDRE DE BARBARIE

L'antagonisme entre le Bien et le Mal a encore frappé ! Le constat ne repose pas seulement sur la sortie frénétique de l'épisode III de *Star Wars* ! Avec *Macbett*, farce tragique d'Eugène Ionesco, Jérémie Le Louët entreprend un hypnotique voyage. Une plongée « tarentinesque » dans les coulisses du pouvoir, aux côtés d'un monstre porté au pouvoir par son absence totale de morale. « Macbett n'est pas la caricature rassurante d'une des pièces les plus célèbres de Shakespeare, mais une opération critique sur le mythe », explique le jeune metteur en scène. Dans ce *Macbeth* cauchemardé par Ionesco, la Compagnie des Dramaticules prend un plaisir manifeste à s'ébrouer dans un théâtre sec, sans psychologie ni lyrisme à jouer avec le décalage, les ruptures de cadence et la musicalité de l'acteur. Vanité, quête effrénée du pouvoir, cupidité, trahison... nous voilà au cœur de ces forces inconnues qui nous dépassent, de cette abjection tapie dans l'être humain. Universelle, la pièce fustige la suffisance des puissants, mais aussi la servilité de leur entourage, déclenchant des interrogations fondamentales (oui, réussite sociale peut rimer avec débâcle existentielle...). Ici, comme dans toute tragédie (selon Anouilh), on est tranquille. Pas question d'échapper à son destin. La mort assidûment travaille. Simple question de temps. Le fond est noir comme un ciel d'encre : histoire de chair et de sang, abrupte et sans merci. Comme sait l'être la vie. Et pourtant, on rit, souvent et de bon cœur !

Et là, vous vous dites : « Comment arrive-t-il à nous faire marrer avec tout ça ? » Réponse : en passant le tout à la moulinette de son humour décalé. On sent la pièce cousue à point serrés et l'esprit de Jarry volète. Jérémie Le Louët dépouille la tragédie de sa pompe, brise l'antique et grandiloquente déclamation, s'agrégeant les faveurs de jeunes spectateurs. Ce n'est pas là son seul mérite. Le crescendo dramatique est négocié avec beaucoup d'intensité par des comédiens dotés d'une belle ferveur. Voilà une première mise en scène audacieuse, pleine de trouvailles comme les monologues niés ou ressasés. Restent quelques péchés (de jeunesse), mais qu'importe : on est aimantés par ces mouvements de conscience qui hantent le plateau sur la musique d'*Yvan le Terrible* de Prokofiev.

MYRIEM HAJOUJ - À NOUS PARIS - OCTOBRE 2005

# OUEST FRANCE

## MACBETH HABILEMENT JOUÉ

Tout débute dans le noir. De quoi se mettre en condition pour un excellent théâtre. Car ce *Macbeth* tient toutes ses promesses : cette pièce sur le pouvoir et l'ambition allie divertissement, et créativité.

Glamiss et Candor sont dans une forêt. Ils fomentent un complot pour faire tomber le souverain Duncan, à la tête d'un royaume de pacotille. Mais c'est sans compter sur les fidèles généraux du roi, Macbeth et Banco. Et pourtant ! Promis à un brillant avenir, les deux hommes déviés par des sorcières s'engagent sur le terrain glissant de la convoitise du pouvoir absolu. Et l'amitié de se muer en méfiance et calculs...

La trame shakespearienne de la tragédie intitulée *Macbeth* est enrichie ici par la version d'Eugène Ionesco. Et c'est là que l'écriture toute particulière offre une palette extra-ordinaire d'interprétations habilement mises en scène par Jérémie Le Louët. Mais comment sept comédiens arrivent-ils à interpréter les trente-trois rôles ? Pourtant cela fonctionne.

Côté scénographie, le fauteuil du souverain, et des effets d'éclairage intensifient la tragédie. Côté jeu : les comédiens entrent et sortent comme des bombes, passant d'un personnage à l'autre avec une belle rapidité. Et on voit qu'ils jouent avec plaisir. Un jeu juste, rigoureux et drôle. Presque du Vaudeville mais avec toute la réserve liée au genre. Le tout participe au côté grotesque des situations. Les références pertinentes à notre époque sont de belles trouvailles comme le micro, les pistolets lasers et la couronne lampion. Pas besoin de se torturer les méninges pour comprendre l'histoire. Un régal !

**OUEST FRANCE - MARS 2008**



# LE JOURNAL DU DIMANCHE

A priori, peu de chose sépare *Macbeth* de son double contemporain. Mais lorsque Ionesco revisite Shakespeare, il faut s'attendre à voir le mythe chahuté et agrémenté d'ironie, d'absurde et de langage populaire. Jérémie Le Louët, le metteur en scène assume pleinement cette transgression : sur le plateau dénudé les épées sont en carton, la couronne de Duncan est un abat-jour et le galop des chevaux deux talons hauts qui martèlent le sol. Ce minimalisme ne tient pourtant pas que de l'astuce : il accentue la dimension ubuesque tout en donnant à l'ensemble un surprenant souffle épique. Certes, le procédé favorise parfois le désordre. Mais la subtilité et l'audace de cette troupe en devenir font oublier les imperfections.

**ANTOINE MALO - LE JOURNAL DU DIMANCHE - MAI 2005**

## ZURBAN

**ROUGE SANG *MACBETT***

Ce fou de Ionesco se permet un jour de réécrire *Macbeth* de Shakespeare. Il change une lettre dans le nom du personnage et trafique l'histoire : Lady Macbett devient l'une des artisanes du complot contre son mari. La Compagnie des Dramaticules se montre audacieuse en montant cette pièce avec un petit nombre d'acteurs pour jouer les trente-trois personnages. Dans une scénographie rouge sang, elle ne trouve pas tout à fait l'atmosphère de fin du monde que l'œuvre implique mais elle dégage une drôlerie noire grâce à des interprètes attachants – Julien Buchy, Hugo Dillon, Noémie Guedj et le doué jeune metteur en scène, Jérémie Le Louët.

**GILLES COSTAZ - ZURBAN - MAI 2005**

# L'EST ÉCLAIR

## MACBETH OU LA FARCE DES AMBITIONS

Salle comble au théâtre de La Madeleine où les Dramaticules ont donné une dimension nouvelle à *Macbeth*, le texte de Ionesco, puisant dans tous les registres théâtraux, pour que la pièce aux thèmes aussi sombres qu'universels, soit accessible à tous les publics.

Macbett et Banco, meilleurs amis du monde, croisent dans une forêt le chemin de sorcières qui dévoilent leur avenir. Dès lors, méfiance et calculs empoisonnent leur relation et les loyaux généraux qu'ils étaient, se muent en esprits torves et machiavéliques. L'ambition les habite. Elle les mènera jusqu'au crime.

Pouvoir, vanité, trahison, rivalité, destin et mort... toutes les clés de la tragédie sont réunies, mais elles ouvrent, ici, la porte d'une farce aux accents ubuesques.

C'est drôle, rythmé, déconcertant. Les comédiens, dans un jeu subtil et juste, grossissent le trait des personnages, créent le doute, l'espoir, la peur, l'envie, parlent fort ou vite sans souci de la ponctuation, une réplique en écrasant parfois une autre, le tout dans une fausse anarchie. Car tout est savamment orchestré dans une mise en scène de Jérémie Le Louët, aussi rigoureuse qu'inventive, sans oublier la fantaisie.

Les réflexions sur la mécanique du pouvoir, on connaît certes, mais le sujet accommodé de façon ludique, variant les cadences et les effets, a de quoi surprendre et divertir. Un spectacle plaisant, avec une troupe jeune et dynamique, qui a séduit, semble-t-il, presque, tous les spectateurs entre rires et sourires.

**L'EST ÉCLAIR - JANVIER 2012**

# LES TROIS COUPS

## UNE SOIRÉE D'EXCEPTION

**LE THÉÂTRE DE MONTBÉLIARD RECEVAIT LE 28 FÉVRIER 2008 LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES ET LEUR « MACBETH », D'EUGÈNE IONESCO. VASTE PROGRAMME POUR UNE JEUNE TROUPE AUDACIEUSE, QUI S'EST MONTRÉE BIEN PLUS QU'À LA HAUTEUR.**

Le début est un rien déconcertant. Juste assez pour ouvrir ses yeux et ses oreilles. Glamiss et Candor sont dans une forêt. Ils fomentent un complot pour faire tomber le souverain Duncan, interprété par un Jérémie Le Louët magistral et irrésistible. Macbett et Banco ne sont pas loin, fidèles généraux du roi. S'ensuivent une bataille, des meurtres, et une tempête. Quand au milieu des bois, un vent mystérieux souffle et vient troubler les sens et la raison des deux généraux, pourtant promis à un brillant avenir. Deux sorcières apparaissent et viennent semer la zizanie en leur dévoilant un tout autre futur. Voilà devant eux la pente glissante de la tentation du pouvoir absolu. Et l'amitié de se muer en méfiance et calculs...

Vous reconnaissez la trame shakespearienne de la tragédie intitulée *Macbeth*. Mais la version d'Eugène Ionesco est encore plus riche. L'écriture toute particulière offre aux sept comédiens qui jouent les trente-trois rôles de la pièce un terrain de jeu exceptionnel. Et on voit qu'ils jouent. Aux deux sens du terme. Leur interprétation est à la fois juste et extraordinairement drôle. Le texte est tour à tour crié, chuchoté, chanté, chahuté, vociféré, le tout très bien cadencé dans une mise en scène alliant audace, imagination et rigueur.

Je tiens à souligner le talent des comédiens qui étaient sur scène devant moi ce soir-là. Toujours drôles, jamais lourds. Toujours justes, jamais à côté. Tout simplement sublimes. J'ai été gagnée par l'enthousiasme et l'énergie et je suis sortie de la salle ravie et enjouée. Ainsi ce *Macbeth* devient pour chacun l'occasion de passer un excellent moment de théâtre : alliant divertissement, légèreté et vraie réflexion sur la mécanique du pouvoir. Une telle réussite est plutôt rare. Chapeau !

**MAUD SÉRUSCLAT - LESTROISCOUPS.COM - MARS 2008**



NOÉMIE GUEDJ, FLORENCIA CANO LANZA, JÉRÉMIE LE LOUËT, ANTHONY COURRET ET HUGO DILLON © GRÉGORIE LIÉNARD

## PAS TOUS LES JOURS VINGT ANS...

Ils sont sept, ont de vingt à vingt-six ans, se sont rencontrés au Cours Florent, ont fondé la Compagnie des Dramaticules en 2002, axent leur recherche théâtrale sur « le décalage, les variations de cadences et la musicalité de l'acteur ». Pour leurs débuts dans la cour des grands, ils ont choisi de monter *Macbett*, l'une des dernières pièces de Ionesco (écrite en 1972). Sur les pas du dramaturge d'origine roumaine qui revisite avec insolence l'œuvre de Shakespeare, les jeunes comédiens n'hésitent pas, eux-mêmes, à s'appropriier librement le texte de Ionesco. Si ce premier fruit reste un peu vert, il laisse cependant espérer de futures récoltes plus abouties.

Au *Macbeth* dramatique et solennel du théâtre élisabéthain, Ionesco substitue un *Macbett* grotesque et bouffon. Reprenant l'histoire mythique du célèbre personnage shakespearien, il transforme le royaume d'Écosse en principauté, parsème son texte d'allusions contemporaines et pousse la fine mécanique de l'œuvre originelle vers une tragi-comédie tricotée d'absurde et de rapports radicalisés.

Soif de pouvoir, de gloire et de richesse. Vanité. Jalousie. Destinées tragiques. Mort. Tout comme le dramaturge anglais, l'auteur de la *Cantatrice chauve* « soulève le couvercle de la boîte aux ambitions » et place l'âme humaine face au miroir de ses pires tentations. Aussi, suffit-il que *Macbett* et Banco, anciens meilleurs amis du monde, croisent chacun le chemin de sorcières dévoilant leur avenir pour que méfiance et calculs opacifient leur relation, que les valeureux et loyaux généraux qu'ils étaient se muent en esprits torves et machiavéliques.

Comme souvent chez Ionesco, le rire est l'expression d'un pessimisme profond. Tout va pour le moins dans le pire des mondes. Car dans cette principauté de pacotilles, c'est *Macbett*, le plus cruel, le plus implacable, le plus basement prêt à tout pour parvenir à ses fins qui décroche le pouvoir. Il confirme ainsi les prédictions des prophétesses, sans se douter qu'elles se réaliseront toutes, sans exception.

Florencia Cano-Lanza. Noémie Guedj. Julien Buchy. Anthony Courret. Hugo Dillon. Laurent Papot. Jérémie Le Louët, qui les accompagne et signe la mise en scène. Tous ces jeunes-là font preuve de fraîcheur, d'un beau dynamisme, d'une évidente envie de bien faire, d'un regard pertinent sur le théâtre. Ils mettent en œuvre un foisonnement d'idées, ne se contentent pas de monter sur scène en proférant un texte, se posent des questions sur leur métier, sur la pièce qu'ils ont choisie d'investir.

« Comment être dans l'extrémité des sentiments en évitant l'écueil de la parodie ? Comment rendre compte du grotesque et du sublime sans glisser vers le burlesque et le pathos ? Comment contourner le jeu psychologique et la sensiblerie sans être dans un jeu distancié ? » Voici quelques-unes des problématiques auxquelles Jérémie Le Louët s'est colleté à travers sa mise en scène. Mettant à nu les artifices de la représentation théâtrale, il ouvre les coulisses aux regards des spectateurs, délimite un espace de jeu sans séparation avec l'arrière-scène. Ainsi, certains éléments de machinerie, projecteurs, portemanteaux, costumes, exécutions de bruitages, comédiens patientant entre deux scènes apparaissent, prenant de fait part au spectacle.

Théâtralisation du théâtre, représentation de la représentation, le travail des Dramaticules accentue l'irrévérence dont Ionesco a fait preuve vis-à-vis de Shakespeare, démythifiant l'art dramatique comme l'auteur démythifie *Macbeth*. Ici, il n'est pas question de prétendre à la justesse, au réalisme. Bien au contraire. La jeune troupe a développé une sorte d'esthétique du toc, du faux, du factice. Les épées rejoignent leur fourreau dans un plat silence de plastique, des comédiens interprétant successivement plusieurs rôles simulent des sorties de scène pour sitôt revenir au centre de l'action...

On pourra cependant regretter que Jérémie Le Louët et ses camarades ne soient pas allés jusqu'au bout de leurs partis pris, n'aient pas donné une plus grande cohérence à un *Macbeth* qui part un peu dans tous les sens. Dans la fougue de leurs vingt ans, ils semblent avoir donné corps à toutes leurs envies, toutes leurs ambitions, jouant abondamment sur des effets de décalage et de rupture. Au risque de laisser se neutraliser certaines propositions de mise en scène antagonistes.

Ainsi, le sur-jeu s'oppose parfois au non-jeu, les changements à vue à des noirs inopportuns, la disparition de certains comédiens hors de scène à la préparation d'autres sous nos yeux...

Mais les intentions sont bonnes et la vitalité inventive que déploient les sept comédiens sur scène force véritablement la sympathie. Faisons le pari que dans très peu de temps, leur présence aura fini de s'étoffer, qu'ils auront réussi à canaliser l'énergie qui est la leur.

À suivre...

**MANUEL PIOLAT SOLEYMAT - THEATREONLINE.COM - MAI 2005**

# EVENE.FR

## LE *MACBETH* DE SHAKESPEARE SOUS LA LOUPE D'EUGÈNE IONESCO

Le comédien et metteur en scène Jérémie Le Louët a ingénieusement visité cette pièce qui mêle toutes les facettes du théâtre, du vaudeville au classique, du chant à la danse, des longues tirades aux onomatopées. Ce *Macbeth* évite les longueurs, préserve le décalage de l'écriture et se détache de Ionesco pour lui rester fidèle. La vivacité de la mise en scène et la justesse des comédiens renforcent l'œuvre du maître et perpétuent avec talents son style si particulier qui lui a permis de devenir l'un des plus grands auteurs du vingtième siècle.

**BENJAMIN LE GRALL - EVENE.FR - MAI 2005**

# WEBTHEA.COM

Avec le recul, comment ne pas être estomaqué par l'audace de Ionesco qui, ne doutant certes pas de son savoir faire, s'attaque à l'un des personnages shakespeariens les plus mythiques pour le plonger dans la dérision et l'absurde. Avec le recul, on est aussi à même de constater que si l'iconoclaste s'autorisait une telle impudence, c'est assurément qu'il n'avait aucun doute sur ses qualités d'écriture et que ce sont bien elles qui, aujourd'hui, apparaissent comme une évidence. Bien entendu, dans cette pièce, la parodie ne se suffit pas à elle-même. Ce qui se dessine derrière la charge acerbe, c'est une véritable réflexion sur l'exercice du pouvoir et les meurtrières rivalités qu'il peut générer. La farce est ainsi tragique - pour reprendre la définition qu'en donnait Ionesco lui-même - et ravageuse.

## TOUT REPOSE SUR LE TRAVAIL DES COMÉDIENS

Maintenant reconnue, ce que l'œuvre de Ionesco a probablement le plus à craindre c'est la déférence dévote. Avec sa mise en scène de *Macbeth*, Jérémie Le Louët nous l'épargne. Si on le devine attentif à respecter le texte, il ne bride en rien sa propre inspiration burlesque. Pour cela, nul besoin de décors tapageurs. Ceux qui sont là ont essentiellement pour fonction de suggérer les situations. Tout repose plutôt sur le travail des comédiens. Et comme les jeunes complices sont encore des débutants dont il serait prématuré d'attendre une présence et un métier exceptionnels, la mise en scène compense avec un rythme haletant et des trouvailles souvent heureuses, dans le ton et les ruptures de ton, dans les mimiques et autres clins d'œil. Voilà comment Jérémie Le Louët (également sur scène) et ses six compagnons d'aventure (tous anciens élèves du Cour Florent), réussissent leur travail aux allures d'hommage décalé, racontant sur le mode de l'aimable et absurde fantaisie l'infortune de ce *Macbeth*, officier loyal devenu dictateur, d'autant plus tourmenté qu'il ne cesse d'être manipulé par plus malin et plus délirant que lui. Il y a bien quelques longueurs et quelques complaisances mais, au final, ce spectacle se révèle assez joyeux et sympathique.

**STÉPHANE BUGAT - WEBTHEA - MAI 2005**

# LA THEATROTHEQUE

## C'EST L'ÉTÉ LES NUITS AURÉLIENNES DE FRÉJUS (83)

Le *Macbett* d'Eugène Ionesco présenté par la Compagnie des Dramaticules valait le déplacement. Écrit avec un « t » au lieu d'un « h » à la fin, le *Macbett* d'Ionesco est une version satirique d'un grand classique de Shakespeare. Nous retrouvons donc Macbett et Banco qui, assoiffés de pouvoir, complotent afin d'éliminer le roi Duncan et s'emparer du trône. Appuyés dans leur projet par deux sorcières qui leur prédisent gloire et pouvoir, puis aidés de Lady Duncan et sa suivante, les deux compagnons assassinent le roi.

Mais voilà : tout ne se déroule pas comme prévu lorsque Banco réalise que son ami, devenu souverain, ne lui montre pas autant de considération qu'il l'avait promis. La table est mise pour une comédie noire où sont dénoncées habilement l'absurdité des relations humaines, la corruption des êtres assoiffés de pouvoir, l'ambition démesurée, la jalousie et la trahison dont est capable l'homme. Un sujet toujours d'actualité, traité avec humour, intelligence et finesse.

La mise en scène de Jérémie Le Louët cerne au mieux le thème de l'absurde cher à l'écrivain roumain. On caracole, on s'envole, on jongle avec les corps et les mots. Le grand mythe Shakespearien de l'ambition, passé à la moulinette de l'absurde et du dérisoire par un des maîtres de la dramaturgie contemporaine est ainsi présenté dans un grand éclat de rire (amer) qui mêle la fable légendaire à l'univers contemporain de la BD *Éléments* réduits à l'essentiel, costumes agréablement stylisés, tout repose sur la diction et la conviction des comédiens. Un spectacle à la limpidité d'une eau de roche qui vous laisse une heure trente après secoué de tous les spasmes du bonheur.

**CHRISTIAN COLOMBEAU - LATHEATROTHEQUE.COM - AOÛT 2011**



# VAR MATIN

## DES NUITS AURÉLIENNES DANS L'ABSURDE AVEC IONESCO

Elle était dite absurde, on l'imaginait intello, elle s'annonçait ennuyeuse, elle nous a fait mentir. Pour la première programmation d'une pièce de Ionesco aux Nuits Auréliennes, la Compagnie des Dramaticules a frappé fort avec son *Macbett*.

Tantôt parlé, tantôt crié, voire chanté ou plasmodié, le texte de Ionesco a pris toute son ampleur grâce au jeu des acteurs et à l'intelligence de la mise en scène de Jérémie Le Louët.

Avec des coulisses apparentes, les sept acteurs de la troupe ont interprété les vingt rôles de la pièce sans perdre le spectateur.

La prestation, cadencée par une diction surprenante conduisant les acteurs jusqu'à l'asphyxie verbale, a été l'occasion de mener une réflexion profonde sur la mécanique du pouvoir.

Intense mais ponctuée d'humour, jouer cette pièce au théâtre romain était un parti pris fort de la part de l'organisation.

## DES COMMENTAIRES PLEIN D'ÉLOGES

« Il est nécessaire de rester dans l'esprit du festival d'été, mais il faut que ça reste intelligent. La pièce propose une vraie réflexion tout en restant très drôle. Elle s'adresse à tous ! », argumente Françoise Cowell, directrice artistique du festival.

L'audace de la maîtresse de maison a payé ! Les commentaires à la sortie du théâtre ne manquaient pas d'éloges.

**PAULINE LANGEVIN - VAR MATIN - JUILLET 2011**

# LE BRUIT DU OFF

## UN MACBETH BIEN TREMPÉ

*Macbett* est une relecture exacerbée de *Macbeth* de Shakespeare, une version boursouflée et exacerbée, dans laquelle la dramaturgie de Shakespeare est passée au prisme d'une loupe ubuesque. Ionesco voulait porter le grotesque à son paroxysme, la barbarie et l'impuissance face au destin... Jérémie Le Louët, avec une troupe exemplaire, réussit un travail d'une évidente efficacité. Tout n'est ici qu'exagération sans caricature, de jeu puissant sans sur-jeu. La proposition, construite sur le rythme de la voix et du corps, dans un strict espace géométrique et temporel, permet de resserrer à l'extrême ce cri Shakespearien enflé par Ionesco... Jérémie Le Louët et sa troupe parviennent, et avec quel brio !, à restituer superbement cette déferlante de verbe et de personnages émétiques.

Jérémie Le Louët ne s'embarrasse pas d'une scénographie complexe et par trop présente, qui ne servirait en rien une œuvre qui replace l'Homme, ses plus sombres bassesses, au centre du sujet. Le plateau est divisé en deux parties, permettant l'occupation d'un espace coulisse à vue, procédé largement utilisé dans les nombreuses mises en scène d'*Ubu*, mais toujours aussi efficace. Ce dispositif autorise d'indéniables effets comiques, les acteurs passant simultanément d'un tableau à l'autre. Le texte, vociféré, éructé même, mais sans caricature, avec une extrême précision quelqu'en soit le débit, fut-il inhumain, exige une réelle et très subtile indexation de la puissance d'émission, qui peut parfois indisposer, surtout les spectateurs du premier rang. Mais n'est-ce pas également le parti pris de la mise-en-scène, tendant à saturer du trop-plein de l'âme noire et déformée des protagonistes ? La musique omniprésente, sculpte de façon éloquente l'ensemble, sans empiéter sur le jeu des acteurs. En revanche, ceux-ci sont curieusement éclairés, contribuant cependant à l'atmosphère visuelle particulière de la proposition.

Jérémie Le Louët campe un Duncan tout en finesse, d'un jeu qui colle parfaitement au personnage. Il sait faire passer son rôle d'un état à l'autre, en un battement de paupière. Un comique inquiétant, un lâche dangereux servi par un très bon acteur, qui a su diriger sa troupe sans s'oublier. Une mécanique bien huilée, une troupe qui sert au cordeau les options du metteur en scène, avec un maximum d'engagement et de sincérité, et tout l'absurde de situation et l'exagération nécessaires à cette œuvre. Une réalisation qui porte de façon convaincante le texte de Ionesco.

**PIERRE SALLES - LE BRUIT DU OFF - JUILLET 2010**

# LE BIEN PUBLIC

## MACBETT D'EUGÈNE IONESCO : UNE SUPERBE LEÇON DE JEUX

La Compagnie des Dramaticules a donné au théâtre *Macbett*, la pièce d'Eugène Ionesco, qui a en même temps surpris et enthousiasmé. Par son originalité et des options de mise en scène qui n'ont pas échappé aux aficionados du théâtre, la version est parfaitement en accord avec le style de Ionesco, dans lequel burlesque et drame se répondent.

Le metteur en scène Jérémie Le Louët a brillamment exploité le thème de la recherche du pouvoir et de la vanité en s'appuyant sur le jeu de sept comédiens, dont lui-même. D'entrée, le rythme et la musicalité des textes, parfois cousines des saccades du rap, entraînent dans un univers proche de l'absurde. Le sujet dramatique devient farce avec toute la dérision et la justesse qui convient. L'appétit de pouvoir de deux comtes va les entraîner dans un complot contre leur souverain qu'ils assassineront avec la complicité de la femme du roi. Mais quand les personnages sont abordés par des sorcières, l'intrigue devient surréaliste. Soutenu par la puissante musique de Prokofiev, dans laquelle le rythme est roi, le texte est passé au crible d'une musicalité tout en contrastes. Des jeux de toutes sortes qui s'harmonisent. Dans ce *Macbett*, tous les ingrédients résonnent avec efficacité sur le même mode. Lumières à dominante rouge et violents contrastes, costumes dépeignant avec sobriété l'époque, décor en raccourci intelligent, coulisses intégrées à la scène apportent des touches riches et de la modernité qui permettent de faire la part belle au jeu des comédiens.

LE BIEN PUBLIC - JANVIER 2012

# AVIGNON MAG

Des rires, des rires partout, des petits, des gros, des nasillards, des à gorge déployés ou étouffés par un mouchoir. « C'est bien du Ionesco qu'on joue ici ? Non, mieux que ça, c'est *Macbett* interprété par la Compagnie des Dramaticules. »

*Macbett* ; fable sur la corruption de deux hommes par l'ambition et le pouvoir ; une histoire de trahison, d'amour et de haine, celle de Macbeth revue et corrigée par le dramaturge de l'absurde.

Ça court, ça crie, ça chuchote, ça parle à cent à l'heure, ça fait des speech au micro et des jingles ridiculement désopilants quand rentre l'archiduc : c'est affreusement vivant. On a l'impression de voir jouer Macbeth par une bande de gosses sous ecstasy.

On aime ou on adore, pas d'autre alternative. C'est du génie, du génie et du talent, rien d'autre à ajouter.

De la part du public en transe, à vous qui m'avez fait oublier la tristesse du quotidien pendant une heure et demi, je vous dis : « Merci ».

**SÉBASTIEN COTTE - AVIGNON MAG - AOÛT 2006**

# RUE DU THÉÂTRE

**MACBETT. ÇA FONCTIONNE ILLICO !**

**UNE QUESTION DE LADY DUNCAN QUI NOUS VIENT D'OUTRE-MANCHE : QUI VEUT TUER MON MARI ? ... DING... DING... DING...  
ALLEZ, JE TENTE ! BAN-CO ! BAN-CO ! BAN-CO ! ET VOUS AVEZ BIEN RAISON... CAR LE SPECTACLE FONCTIONNE ILLICO.**

Dans le drame shakespearien de *Macbeth* remoulé par Ionesco en dérision grotesque de *Macbeth*, tout est question de pouvoir, d'allégeance, de règles à suivre, à transgresser, de trahison, de destinée. Et les Dramaticules allient finesse et robustesse du jeu et créativité de la mise en bouche.

C'est la rébellion de deux amis contre leur souverain, comme bon nombre avant eux et bien d'autres par la suite ; ils s'entretueront pour le titre. Le plus avide, Macbett, aura raison de tous, sauf de la vengeance proclamée de la chair et du sang. Dans la lignée du mythe des Atrides, l'Histoire se répète, mais comment l'enrayer ? La fatalité s'abat sur nos héros en quête de toute puissance. Tout est question de croyance, en soi, en les autres, en la sorcière qui leur prédit l'avenir ; mais comment vivre au présent quand on connaît son futur ? Une « leçon » de philologie où l'on débite sans délaissier la prosodie, où on articule à vitesse grand V sans jamais dérailler. Essayez vous-même ce petit exercice de mise en condition (à lire le plus rapidement possible) : la Compagnie des Dramaticules joue au jeu juste, joyeux, dynamique, esthétique, énergétique, électrique, empirique, vampirique, fantastique, chaotique, caustique, atypique, tactique, bluffant, troublant, marrant, exaltant, palpitant, questionnant et intelligent.

Bien que ce *Macbett* soit tout jeune – la création date d'il y a un an à peine et l'équipe de comédiens n'excède pas en âge la trentaine – il y a du monde au Balcon !

Présent pour trois semaines au festival Off d'Avignon, ce spectacle n'a rien à envier à *La Cantatrice Chauve*, du même auteur, jouée depuis 1957 au théâtre de la Huchette. Toutes deux laissent transparaître de façon explicite la critique de Ionesco, où l'ambition induit le délitement des amitiés et la quête de pouvoir mène les rapports humains. Dans cette optique, la reconnaissance du minoritaire passe inexorablement par la montée du terrorisme. Extrémisme et despotisme y sont traités comme des questions inhérentes à l'Homme, et plus que jamais d'actualité.

Un spectacle pertinent, à la plastique impeccable, servi par une maturité de jeu et une mise en scène inventive qui tiennent du prodige.

**ELSA MINGOT - RUE DU THÉÂTRE - AOÛT 2006**

# DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE

## **FOLLEMENT *MACBETT***

La Compagnie des Dramaticules propose un *Macbett* en mille couleurs et nuances, fidèle au plus pur esprit de Ionesco. Une véritable réussite hautement servie par les comédiens.

La jeune troupe dirigée par Jérémie Le Louët transgresse les lois non dites du théâtre et laisse voir une mise en scène originale, audacieuse et truffée de références cinématographiques, théâtrales ou de BD, pour coller au plus près à l'esprit du dramaturge de l'absurde. Ainsi, fidèle au credo de Ionesco qui, dans ses *Notes et contres-notes* parle de « l'exagération extrême des sentiments (dans le théâtre, n.r.), exagération qui disloque la plate réalité quotidienne », la production des Dramaticules en devient l'expression même.

## **ENTRE GROTESQUE ET SUBLIME**

Jérémie Le Louët, qui campe par ailleurs un remarquable Duncan, revisite de manière brillante cette pièce que Ionesco a écrite pour lancer un défi à Shakespeare. Il réussit à trouver l'équilibre parfait entre grotesque et sublime, provoquant l'exagération sans tomber dans la parodie. L'alternance des séquences de textes compressées et étirées crée des variations d'intensité décalées ; tour à tour le texte est chuchoté, proféré, hurlé, chanté. Toujours avec nuance et justesse.

A travers le personnage de Macbett, judicieusement interprété par Julien Buchy, c'est toute la nature humaine qui est remise en question. La vanité, la haine, la violence et la soif de pouvoir semblent les principaux moteurs de l'existence. À croire que le plus barbare, le plus extrémiste et finalement le plus dépourvu d'éthique serait l'élu. Aux confins du tragi-comique et du fantastique, ce *Macbett* est une très belle réussite, menée de main de maître par Jérémie Le Louët, qui interpelle encore et toujours sur la mécanique du pouvoir.

**DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE - MARS 2008**

# LE TÉLÉGRAMME

## MACBETH OU LA QUESTION DU POUVOIR

**PLUS DE 200 PERSONNES ONT ASSISTÉ AU THÉÂTRE, JEUDI SOIR, À LA REPRÉSENTATION DE LA PIÈCE MACBETH, DE IONESCO.**

La Compagnie des Dramaticules tourne *Macbeth*, de Ionesco, depuis trois ans sur les routes de France. La mise en scène et le jeu des acteurs sont donc « rodés » à merveille. Les décors, comme les jeux de lumière et de musique, simples et beaux, ont participé avec justesse à la montée en puissance de la tragédie.

Heureusement, des jeux de scènes hilarants faisaient régulièrement tomber l'atmosphère quelque peu tendue qui régnait dans la salle. Car à la fois drôle et terrible, cette pièce pose la question du pouvoir. Et la question n'est pas simple...

### **UNE ÉCRITURE PUISSANTE.**

Dans le public, quelques classes de scolaires ont pu découvrir la mise en situation du texte qu'ils étudient en classe. L'écriture de Ionesco, l'un des principaux auteurs de ce qu'on appelle « l'absurde », est très puissante. Il est, sans conteste, l'un des plus grands dramaturges du siècle dernier.

**LE TÉLÉGRAMME - MARS 2008**



# LA VOIX DU NORD

## MACBETH AU THÉÂTRE : UNE DÉFERLANTE VERBALE

La Compagnie des Dramaticules s'est emparée avec fièvre d'un *Macbeth* cauchemardé. Un très bel hommage au Ionesco « destructeur en-dedans du théâtre » et à l'immense Shakespeare. Sauf que les avis sont restés partagés...

En réécrivant méthodiquement cette pièce, Eugène Ionesco désirait pousser tout au paroxysme pour faire un théâtre de violence : violemment comique, violemment dramatique. Car, pour lui, le théâtre c'est l'exagération extrême des sentiments, exagération qui disloque la plate réalité quotidienne. Et celle-ci passe aussi par la désarticulation du langage. Le metteur en scène Jérémie Le Louët n'a aucunement trahi le parti pris de l'auteur en orientant son travail sur la musicalité de l'acteur, le décalage et les variations de cadence, le tempo, la dynamique et le phrasé. Et les sept comédiens n'ont pas ménagé leur peine pour proposer une interprétation très convaincante. Leurs joutes verbales sont à mettre au rang de véritables exploits tant le rythme fut enlevé et la musicalité respectée. La mise en scène (mise en lumière devrait-on même dire) tient d'ailleurs en majeure partie au talent des acteurs qui ont brillé autant par la maîtrise d'un texte difficile que par des jeux de scène et une gestuelle réglés comme une mécanique de précision. Sauf que les répliques confinant à l'absurde ont laissé parfois les spectateurs de marbre, là où la poésie de Shakespeare les entraînait dans un monde plein de bruit et de fureur. Parce que privilégier l'intention s'est fait ici au détriment d'un texte que le public aurait aimé savourer davantage (et l'acoustique du théâtre n'a rien arrangé).

Les constants décalages, les outrances et autres anachronismes auront merveilleusement souligné le surréalisme de l'intrigue et contribué à provoquer le rire. Mais on n'aura pu s'empêcher de penser que cette tragi-comédie sur la dénonciation du pouvoir relevait surtout de la performance...

LA VOIX DU NORD - AVRIL 2012

# LA RÉPUBLIQUE DU CENTRE

## MACBETH DÉLICIEUSEMENT DÉJANTÉ

Le rideau est à peine levé sur *Macbett* et déjà, les mots, les dialogues improbables et l'absurde envahissent le Carré Saint-Vincent. Du Ionesco dans le texte.

Tous deux fidèles généraux du roi d'Ecosse, Macbett et son ami Banco qui ne connaissent ni la peur ni l'ambition partent, à travers les forêts, à la recherche d'un traître. Bravant la tempête, ils font la rencontre de deux étranges sorcières qui vont leur prédire, l'un après l'autre, un avenir plus que prometteur... le trône. Dès lors, les deux généraux, séduits, s'imaginant déjà tenir les rênes du pays, se laissent envahir par la cupidité. Dans leur course au trône, l'envie, la jalousie et la trahison deviennent rapidement des moteurs, jusqu'à sombrer peu à peu dans la folie... Délicieusement fous, les sept comédiens de la Compagnie des Dramaticules nous embarquent dans un déferlement verbal tantôt hilarant, tantôt dramatique. Les mots de Ionesco fusent, les phrases s'entrechoquent, se superposent et se mêlent aux éclats de rires dans la salle sans jamais tomber dans la caricature du *Macbeth* de Shakespeare.

Une mise en scène réussie de Jérémie Le Louët, magnifiée par la musique et les costumes, qui, le temps d'une soirée, nous aura fait réfléchir sur les rouages destructeurs de la quête du pouvoir...

**LAURÈNE ROUILLON - LA RÉPUBLIQUE DU CENTRE - MARS 2008**

# HAUTE PROVENCE INFO

## MACBETH SÉDUIT LE PUBLIC JARLANDIN

Il y a quelques jours, un candidat à la Présidentielle, lors d'un discours fleuve au Bourget, a cité une phrase de Shakespeare, persuadé qu'il s'agissait du célèbre dramaturge William, alors que son auteur n'était autre que Nicholas, un journaliste britannique.

Il est à peu près sûr que les spectateurs présents vendredi dernier dans les gradins du Théâtre Durance, n'ont pas fait le même type d'erreur. Car s'ils croyaient venus contempler l'une des plus fameuses pièces de Shakespeare, *Macbeth*, ils ont dû se résoudre à explorer l'univers d'Eugène Ionesco, *Macbett*, farce tragique inspirée de l'œuvre du maître, interprétée par sept comédiens de la Compagnie des Dramaticules. Le résultat ? Une mise en scène agréable, qui retrace avec la plus grande dureté les parcours des généraux Macbett et Banco. D'abord serviteurs fidèles de l'archiduc Duncan, ils finissent au fur et à mesure que l'intrigue avance à le détester et à envier son pouvoir, manipulés par des êtres ont ne peux plus mystérieux.

Considéré par le metteur en scène Jérémie Le Louët, lui-même, comme « un manifeste théâtral » et une « opérations critique » de la pièce originale de Shakespeare, ce Macbett new look aura réussi son paris : captiver le public.

CHRISTIAN KALINOWSKI - HAUTE PROVENCE INFO - FÉVRIER 2012

# LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE

## MACBETT : UNE FABLE GRIMAÇANTE

Macbett est fidèle à Duncan, son archiduc ubuesque et inquiétant. Ne le taraudent ni ambition ni crainte particulières avant une funeste rencontre avec des sorcières sataniques. Elles vont lui ouvrir les portes de l'enfer : envie, jalousie, trahison et meurtre vont le conduire à la démence... Voici brossée à grands traits, l'histoire de *Macbett*, la dernière pièce écrite par Ionesco, programmée cette semaine par les ATP-Georges Baelde et jouée par la Compagnie des Dramaticules dans une mise de scène de Jérémie Le Louët. Que dire de cette farce sinon que Ionesco a subverti Shakespeare en ne gardant que le côté grimaçant de la tragédie. Le crime est toujours le crime, la folie ne porte pas un autre nom mais Ionesco y ajoute l'absurdité et le grotesque. Tout est illusoire, dérisoire et accessoire ! Donc risible !

Jérémie Le Louët a conçu sa mise en scène comme l'exécution d'une partition musicale. Les effets y sont réglés au millimètre. Les personnages, marionnettes du destin, ne vont pas jusqu'à la caricature désincarnée. Ils gardent leur dimension humaine : Macbett (Julien Buchy) est un grand ado un peu égaré, Lady Macbett (Noémie Guedj) une espèce de diva hollywoodienne, Duncan (Jérémie Le Louët), un poltron psychopathe. Les allusions au péplum, au show télévisuel, au cabaret, au meeting politique sont autant de clins d'œil en direction du spectateur. On est plongé dans la bouffonnerie la plus débridée et en même temps on est dans le macabre. Les comédiens qui interprètent plusieurs personnages se changent au fond de la scène et renforcent ainsi l'idée que l'être humain n'endosse qu'un rôle provisoire ! Ils font tous preuve de beaucoup de maîtrise. Voilà Ionesco revisité par une nouvelle génération de gens de théâtre qui ne manque pas d'audace !

**CALLIMAQUE - LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE - JANVIER 2007**

# LE QUOTIDIEN

**DERNIERS COUPS DE CŒUR D'AVIGNON. ALORS QUE LE FESTIVAL IN A TIRÉ SA RÉVÉRENCE, LE OFF SE POURSUIT ENCORE JUSQU'À LA FIN DE LA SEMAINE. DERNIÈRE CHANCE DE VOIR QUELQUES BONS SPECTACLES.**

**PARMI LE MILLIER DE SPECTACLES PRÉSENTÉS À AVIGNON CET ÉTÉ, NOUS AVONS RETENU QUELQUES PERLES QUI MÉRITENT QU'ON S'Y ATTARDE. ZOOM SUR LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES ET SUR UN RHINOCÉROS TRÈS EXOTIQUE.**

On l'a déjà dit ici, faire une sélection dans l'épais programme avignonnais relève du casse-tête chinois. Une des portes d'entrée pour se diriger vers une pièce peut être l'affection que l'on porte à un auteur. Eugène Ionesco est de ceux-là et la bonne réputation du théâtre des Halles a fait le reste pour aller voir *Rhinocéros*, mis en scène par Alain Timar avec neuf comédiens et un musicien coréens. L'opéra nous ayant largement démontré que le surtitrage est une façon efficace de faire comprendre des textes en langue étrangère, voir une pièce en coréen n'est pas problématique.

C'est même une excellente voie d'approche pour ce joyau du théâtre de l'absurde créé en 1959. Ionesco utilise le pachyderme comme métaphore de la transformation d'une société où chacun ressemble à son voisin, et où la survenue de l'étrange (ce rhinocéros) amène tout le monde à basculer dans la bestialité sans questionnement, sans résistance. Seul Bérenger va résister à l'implacable transformation, et fini seul, debout, dernier rempart de l'humanisme face à la barbarie. Le décalage produit par la langue ajoute non seulement à l'absurde, mais à l'étrangeté de la situation.

Si Ionesco avait connu le joug communiste et la guerre, et que la vague de transformation de ses personnages exprime sans équivoque la folie collective du fanatisme, Alain Timar place sa mise en scène dans une entreprise comme il en existe tant où le conformisme ambiant va de la tenue à la manière de parler. Il a choisi de ne pas rendre visibles ou physiques les transformations de ses employés modèles en costume et tailleur pour mieux nous faire ressentir que le suivisme est d'abord une affaire intérieure, invisible et que chaque mot ou idée peut devenir un acte de résistance.

La troupe de neuf comédiens est admirablement dirigée pour une mise en scène claire, précise, millimétrée, qui tient parfois de la chorégraphie. Les déplacements, la gestuelle et les intonations sont tout à fait convaincants et la présence sur scène d'un musicien omnipotent souligne admirablement chaque phrase, ponctue les temps forts et ajoute à la poésie de l'ensemble. Enfin, c'est par un jeu de miroir qu'il interroge le spectateur sur sa propre capacité de résistance et nous oblige à réfléchir sur nos propres contradictions.

## **PERSONNAGES AMBIGUS.**

Dans un autre théâtre, au Petit Louvre, c'est la Compagnie des Dramaticules qui monte un autre classique de Ionesco : *Macbett*. Cette compagnie, créée en 2002, concentre son travail sur l'acteur « comme potentialité musicale, sonnante et dissonante, vibrante et détachée ». Voulant éviter les écueils du lyrisme, du cabotinage et du « faire comme » (comme dans la vie quotidienne, comme un présentateur télé, comme un doubleur de dessin animé...), Jérémie Le Louët, le fondateur et directeur de la compagnie, interroge sans cesse les notions d'interprétation et de représentation.

Aussi, son *Macbett* joue de ces contradictions et de l'ambiguïté intrinsèque des personnages et des acteurs : être grotesque sans verser dans la caricature, user de psychologie sans sensiblerie et prendre de la distance tout en étant présent. Pour y répondre, le metteur en scène a « élaboré avec les acteurs des partitions musicales et rythmiques » tout en découpant le texte pour « créer des variations d'intensité brutales et décalées ». Il joue de l'espace scénique comme d'une plaine de jeu où les acteurs se changent à la vue du public (ils sont sept pour les 20 rôles de la pièce) et où divers objets mobiles symbolisent tantôt un trône, tantôt un autel...

Le plus fort dans cette mise en scène est le rythme imprimé par les acteurs qui réussissent tour à tour à murmurer, proférer, hacher, brutaliser, chanter, renier, vociférer le texte de Ionesco.

Le même Jérémie Le Louët joue et met en scène *Le Horla*, conte fantastique de Maupassant où il est question d'apparition, de fantôme et finalement de dédoublement de l'être. Jouant à un nouveau sur ruptures de phrasé, passant du chuchotement au cri, brisant sans cesse les rythmes pour mieux faire ressentir le mal-être du personnage, il excelle dans ce texte sombre et affolant. La création lumière (de Jean-Luc Chanonat, qui mérite réellement d'être cité) ajoute une dimension à la fois poétique et inquiétante, inventant des ombres, créant des halos, magnifiant les traits... Une grande réussite à voir au théâtre Le Petit Chien.

**FRANCE CLARINVAL - LE QUOTIDIEN - JUILLET 2010**

# LA LETTRE DU SPECTACLE

## UNE COMPAGNIE DANS LE OFF

### LES DRAMATICULES DEVANT UN NOUVEAU CAP

Méthodique, Jérémie Le Louët avec sa compagnie Les Dramaticules « descend » à Avignon selon un rythme biennal. Ce sera la troisième fois en 2010 avec, à nouveau, une sérieuse prise de risque économique, puisque l'équipe vient à dix et propose deux spectacles. Au Petit Louvre, elle reprend sa première grande création, *Macbett*, de Ionesco qu'elle jouait au Balcon en 2006. « Le spectacle n'a jamais cessé de tourner. Nous avons dépassé les 120 représentations. Alors qu'on arrivait aux dernières dates, nous voulions lui donner une nouvelle vie. L'accueil est toujours bon, le spectacle a évolué et nous avons toujours autant de plaisir à le jouer. » L'idée est aussi de consolider un répertoire puisque la compagnie a, depuis 2006, créé également *Hot House* d'Harold Pinter (Avignon 2008), *Un Pinocchio de moins !* et plusieurs petites formes. Jérémie Le Louët jouera également, seul cette fois, *Le Horla*, d'après Maupassant : « Comme mon travail de metteur en scène relève beaucoup de la direction d'acteur, je ressentais le besoin d'aller au bout d'une recherche personnelle avec un projet solitaire. » La compagnie créée en 2002 avec Noémie Guedj et bénéficie d'une résidence, depuis 2007, pour la communauté d'agglomération du Val de Bièvre (Arcueil, Cachan, Fresnes, Gentilly, Le Kremlin-Bicêtre, L'Haÿ-les-Roses et Villejuif). « Cela nous a poussés à être créatifs dans l'action culturelle et pédagogique, mais aussi de monter une série de petites formes que l'on joue hors des théâtres ». Cette expérience prendra fin en juin 2011 et le tandem de direction se sent maintenant les épaules assez solides pour investir un lieu. Avignon 2010 doit donc préparer une saison chargée avec la création d'une nouvelle grande forme (*Salomé*, d'Oscar Wilde), quatre autres spectacles en tournées et la clôture de sa permanence artistique en Val de Bièvre.

YVES PERENNOU - LA LETTRE DU SPECTACLE - AVRIL 2010



# LA TERRASSE

## L'ACTEUR COMME POTENTIALITÉ MUSICALE

**DIRECTEUR ARTISTIQUE, ACTEUR ET METTEUR EN SCÈNE DE LA TALENTUEUSE COMPAGNIE DES DRAMATICULES, JÉRÉMIE LE LOUËT PRÉSENTE *MACBETH DE IONESCO*, SALUÉ PAR LE PUBLIC ET LA CRITIQUE, ET *LE HORLA*, CRÉATION DU FESTIVAL QU'IL INTERPRÈTE SEUL ET MET EN SCÈNE, AVEC L'ACTEUR COMME MAÎTRE DE JEU.**

**La Terrasse** En quoi la pièce *Macbeth* est-elle « Macbeth cauchemardé par Ionesco ». Que révèle la pièce sur la mécanique du pouvoir ?

**Jérémy Le Louët** « C'est la fable racontée par un idiot, pleine de bruit de fureur et qui ne veut rien dire. » Tout l'œuvre de Ionesco est pour moi résumée dans ces vers de Shakespeare. C'est à la lumière de ses propres obsessions que Ionesco « réécrit » *Macbeth*. Tout en restant fidèle à la trame originelle, il mêle la parole la plus triviale, le lyrisme le plus enflammé et l'exercice de virtuosité verbale le plus improbable. Poussant l'absurde à son paroxysme, Ionesco nous montre comment la soif de pouvoir corrompt le fonctionnement même du langage. Le plus violent, le plus dénué de toute éthique accède inexorablement au pouvoir.

**La Terrasse** Plus grotesque que tragique, la pièce peut s'apparenter à une parodie. Comment avez-vous évité cet écueil ?

**Jérémy Le Louët** Je « travaille l'acteur » comme potentialité musicale, sonnante et dissonante, vibrante et détachée. Ma direction d'acteur a tout à voir avec la musique et très peu à voir avec l'usage de codes de jeu. De plus, *Macbeth* n'est pas la caricature rassurante de *Macbeth* mais une opération critique sur le mythe. Ionesco est tantôt fidèle à Shakespeare, tantôt très insolent. Cette ambiguïté est la grande force de la pièce de Ionesco. J'ai pris appui sur cette ambiguïté, mettant ainsi à distance toute complaisance parodique.

**La Terrasse** Le conte fantastique *Le Horla* est créé cet été à Avignon, après avoir été présenté en lecture dans divers collèges et lycées. Pourquoi avez-vous décidé de porter à la scène cette œuvre ?

**Jérémy Le Louët** *Le Horla* a des résonances contemporaines très fortes. Le narrateur nous rapporte son trouble et ses angoisses, engendrés par la présence d'un être invisible. Je vois en ce narrateur l'homme de notre société en proie à un trouble identitaire, en proie à la peur de l'autre, de lui-même et de son devenir. Il est en quête de sens, de réponses à des questions d'ordre métaphysique. De plus, *Le Horla* est un kaléidoscope indémodable de la langue française : perfection dans le rythme de la prose, structure mélodique complexe ; chaque phrase est ciselée. C'est le terrain idéal pour mes explorations langagières. *Le Horla* appelle de toutes ses forces l'étrange, le lyrisme et le grotesque, trois notions auxquelles je suis très attaché.

**La Terrasse** Qui est le Horla, être inconnu obsédant le narrateur. Est-ce Flaubert, gourou de Maupassant ?

**Jérémy Le Louët** Les résonances du *Horla* sont infinies. Le Horla, c'est le protagoniste qui ne se reconnaît plus. Le Horla, c'est l'autre, l'étranger, qu'il vienne de Mars, du Brésil ou d'ailleurs. Le Horla, c'est Flaubert, gourou littéraire qui a tout écrit et qui de sa tombe, continue de dominer Maupassant. Le Horla, c'est le metteur en scène que je suis, contrariant l'acteur que je suis, et je ne suis pas d'accord !

**La Terrasse** Vous êtes le seul interprète de la pièce. Comment abordez-vous cette prose du point de vue de la scène et du jeu de l'acteur ?

**Jérémi Le Louët** J'ai toujours joué dans les spectacles que j'ai mis en scène. Cette dualité, à laquelle je suis pourtant familier, est ici empreinte d'une résonance particulière : je me dirige et je exécute... seul. Le thème du double ! j'ai découpé le texte en mouvements, en séquences rythmiques à l'intérieur desquelles j'ai reconstruit un vers à l'intérieur desquelles j'ai reconstruit un vers libre. J'ai souhaité donner à voir et à entendre une partition baroque et contrastée : du chuchotement à l'incantation, de l'affolement boulimique de la parole à l'aphasie du dire. Je n'ai pas cherché à reconstituer, dans un décor réaliste, un intérieur normand ; mais plutôt à rendre compte, par un dispositif scénique très simple, de la fièvre et des obsessions du protagoniste.

**AGNÈS SANTI - LA TERRASSE - AOÛT 2010**

# JOURNAL DU 13

## MACBETH, FARCE TRAGIQUE DE EUGÈNE IONESCO

IONESCO DÉFIE SHAKESPEARE DANS CETTE MISE EN ABÎME DU MYTHE. LE FIDÈLE MACBETH QUI NE CONNAÎT NI LA PEUR NI L'AMBITION, RENCONTRE D'ÉTRANGES SORCIÈRES. SOUS LEUR INFLUENCE DIABOLIQUE, IL DÉCOUVRE L'ENVIE, LA JALOUSIE, LA TRAHISON, ET SOMBRE PEU À PEU DANS LA FOLIE. DANS UN DÉFERLEMENT VERBAL TRAGI-UBUESQUE, IONESCO INTERROGE LA VANITÉ, LE DESTIN ET LA MORT. DIVERTISSEMENT POUR LES UNS, CAUCHEMAR POUR LES AUTRES ; DU THÉÂTRE DE BOULEVARD À LA TRAGÉDIE EN PASSANT PAR LE CONTE DE FÉE ; UNIVERSEL ET CLAIRVOYANT. *MACBETH* EST L'OCCASION POUR CHACUN D'UNE RÉFLEXION PROFONDE SUR LA MÉCANIQUE DU POUVOIR.

**Journal du 13** Comment vous est venue l'envie de mettre en scène *Macbeth* d'Eugène Ionesco ?

**Jérémie Le Louët** J'ai découvert *Macbeth* par hasard. J'étais à cette époque très largement influencé par la prétendue « ringardise » de Ionesco. Ma fascination pour le *Macbeth* de Shakespeare m'a permis de dépasser mes préjugés. Immédiatement, j'ai été frappé par la musicalité outrancière de ce texte et par la brutalité de sa structure. Tout en restant fidèle à la trame originelle, Ionesco défie Shakespeare en poussant toujours plus les limites du langage. Il y mêle la parole la plus quotidienne, la plus triviale, le lyrisme le plus enflammé, le plus grandiloquent et l'exercice de virtuosité verbale le plus improbable. *Macbeth* a été pour moi une invitation à une théâtralité axée sur des variations de cadences et une exploitation très large du champ vocal.

**Journal du 13** Que répondez-vous à ceux qui prétendent que Ionesco est daté ?

**Jérémie Le Louët** J'ai effectivement souvent entendu cette réflexion. Il y a presque 3 ans quand le projet est né, beaucoup de directeurs de théâtre m'ont déconseillé de monter « un Ionesco » ; pas assez actuel, pas assez militant, pas assez populaire... Eh bien, je leur réponds que les différentes thèses et analyses laissées par les idéologues, n'ont sans doute pas aidé à entretenir la dimension universelle de l'œuvre de Ionesco. Une fois son théâtre étiqueté (après de nombreuses polémiques) « théâtre de l'absurde », « théâtre de l'incommunicabilité », beaucoup de metteurs en scène n'ont pas su relire ses pièces sans être influencés par les dramaturgies des années 50. Mais le sens de la vie, de la mort, le destin ou l'embrigadement des hommes ne sont pas des problématiques qui se démodent et personne n'y échappe.

**Journal du 13** Le *Macbeth* de Shakespeare vous a-t-il influencé ?

**Jérémie Le Louët** Bien sûr ! Le point de départ de notre travail a d'ailleurs été la plus célèbre tirade de *Macbeth* : « C'est la fable, racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne veut rien dire ». Pour moi, c'est comme si Ionesco avait construit sa pièce autour de ce noyau. Le chaos étrange de Shakespeare est la sève de ce spectacle. Quant à Ionesco, il est tantôt très fidèle à Shakespeare, tantôt d'une irrévérence étonnante. Cette infidélité est une des grandes forces de la pièce et j'ai réalisé, au fil des répétitions, la nécessité de faire parfois preuve d'insolence envers Ionesco, lui-même osant « réécrire » Shakespeare avec la voix tonitruante d'Alfred Jarry.

**Journal du 13** Vous avez mise en scène *Salomé* d'Oscar Wilde ici même l'an dernier au Festival Les Scènes d'été du 13. Quels parallèles faites-vous entre ces deux pièces ?

**Jérémie Le Louët** *Salomé* et *Macbett* sont des réécritures de mythes et cet « exercice » est toujours prétexte à une remise en question de nos valeurs. De plus, Wilde et Ionesco sont deux auteurs étrangers ayant écrit en langue française (Wilde a écrit *Salomé* en français pour Sarah Bernhardt). Ces deux œuvres témoignent d'une mise en crise de la parole. De par l'étrangeté de leurs langues, elles sont à même de questionner le spectateur, de le mettre en mouvement. Ces écritures ont été pour moi le début d'une problématique irrésolue à ce jour. Wilde et Ionesco étaient avant tout des poètes, ils savaient qu'on ne peut faire de la poésie sans une part d'obscurité. Si l'ambiguïté se raréfie au théâtre - car les spectacles doivent de plus en plus répondre à des critères de format et de genre - comment rendre compte du trouble inqualifiable laissé par ces œuvres, à leur lecture, en leur évitant une classification pré-établie (classique, moderne, expérimental, trash, absurde etc...) ? Ionesco, confronté bien des fois aux exigences de l'institution, répondait ainsi : « L'artiste n'est pas un pédagogue, n'est pas un démagogue. La création théâtrale répond à une exigence de l'esprit. Cette exigence doit suffire en elle-même. Un arbre est un arbre, il n'a pas besoin de mon autorisation pour être un arbre ; l'arbre ne se pose pas le problème d'être un tel arbre. Il ne s'explique pas. Il existe et se manifeste par son existence même. Il ne cherche pas à se faire comprendre. Il ne se donne pas une forme plus compréhensible : autrement, il ne serait plus un arbre. (...) Le public viendra de lui-même et reconnaîtra le théâtre comme il a su nommer l'arbre un arbre. » *Notes et contre-notes*, Eugène Ionesco.

**JOURNAL DU 13 - MAI 2005**